

En face de sa maison demeurait une jeune fille, brune charmante, Mlle Françoise Millet, qu'il aimait depuis longtemps avec toute l'ardeur d'un premier amour.

Mlle Millet avait alors vingt-quatre ans.

Elle avait souvent remarqué le poète que sa vue faisait tressaillir et troublait profondément. Dans l'admiration de ses regards dans l'altération de ses traits, elle avait vite démêlé la passion dont elle était l'objet.

Plus curieuse qu'éprise, elle s'était prêtée à une innocente intrigue ; quelques regards furtifs, de provocantes surires avaient exalté dans le cœur de Corneille l'amour qui y couvait et l'avait fait se manifester en démonstrations discrètes, mais passionnées.

Malheureusement, Corneille n'était pas riche, et Maître Millet, le père de la jolie Françoise, ne voulait pas entendre parler pour sa fille d'un mari croqueur de rimes, d'un poète crotté.

Si donc l'auteur de *Cinna* éprouvait une certaine jouissance à contempler la maison qui abritait celle qu'il aimait, il songeait avec une certaine amertume aux obstacles qui se dressaient contre son bonheur.

Mais un cœur épris espère toujours, les difficultés qui traversaient son amour en augmentaient l'ardeur, au lieu de le refroidir, et les aspirations de son âme s'élançaient vers la demeure de celle qu'il adorait avec un élan et une force qui emportaient tout son être. La nuit était profonde dans la ruelle qui n'avait pas plus de deux toises de largeur. Mais son cœur voyait ; son regard éclairé au feu de son amour, avait le pouvoir de percevoir tous les détails de cette maison qui enfermait ce qu'il avait de plus cher. A travers les ombres, à travers les ténèbres, il devinait la petite fenêtre à guillotine de la chambre de Françoise. Du reste, la lune, que la poétique du temps nommait Diane ou Phébé, pointa à l'horizon et répandit dans la rue de la Pie sa lumière mystérieuse. Elle tira de l'obscurité cette demeure que l'amour du poète devait tirer de l'ombre de l'oubli, pour l'immortaliser ainsi que la cruelle jeune fille qui l'habitait.

Car elle dormait, la coquette, lorsque le plus grand génie de ce siècle veillait et souffrait pour elle !

Un autre sentiment que celui de l'amour avait couru et amener ainsi, au milieu de la nuit, Corneille auprès de cette fenêtre d'où il surveillait le logis de la jolie Françoise.

Depuis quelque temps, on le sait, il n'était question à Reuen que d'assassinats, d'attaques nocturnes et d'incendies.

Maître Millet n'était pas partisan de l'insurrection. Bien qu'il fut cinquantenaire, il n'avait pas paru à la tête de sa compagnie, lorsque le tocsin avait appelé aux armes les bourgeois de Rouen. On plâtrait cette prudente réserve, et on pouvait craindre quelque entreprise contre sa maison de la part des Nu-Pieds.

Corneille, bien qu'il compatît aux misères du peuple, qu'il s'indignât contre les exactions des monopoliéristes et les iniques décrets, fiscaux de Richelieu, désapprouvait le mouvement, sans le condamner.

Son bon sens élevé, sa raison profonde lui faisaient bien voir que la révolution de la Normandie, purement locale, n'avait pas d'avenir. La France n'était pas mûre pour un changement de gouvernement,

Il connaissait depuis longtemps Du Cantol. Jean Nu-Pieds était un lettré, presque un poète. Bien souvent le général de l'armée de souffrance était venu se reposer dans cette paisible demeure du célèbre écrivain des combats de chaque jour, des fatigues, des terribles préoccupations que lui imposait sa qualité de chef du gouvernement insurrectionnel. Il avait admiré cette nature vaillante, héroïque ; il avait puisé dans la physionomie et dans le caractère de Du Cantol plus d'un trait pour peindre les grandes figures de ses tragédies.

Donc cette nuit, Corneille, l'œil fixé sur la maison de Françoise Millet, enivrant son cœur de ce charme ouaté par la proximité de celle qu'il aimait, veillait à sa sûreté et au salut des siens.

Vers minuit, il entendit des pas discrets braver dans le silence et dans les ténèbres. Ces pas étaient lents, furtifs, à peine perceptibles.

Les pâles lueurs de la lune arrivaient mal dans cette rue étroite ; notre poète avait beau poigner l'ombre de ses regards perçants l'obscurité plus dense au bas des maisons que vers le faite, l'empêchait de rien voir.

Pourtant les pas se rapprochèrent et acquirent plus de sonorité. Puis le bruit s'arrêta sous les portes mêmes de la maison de maître Millet.

Corneille éprouva un choc terrible.

Il était amoureux, c'est-à-dire jaloux.

L'idée ne lui vint pas que les Nu-Pieds venaient attaquer la demeure de celle qu'il aimait ; ils y auraient mis moins de prudence et se seraient lancés, pensait-il, à l'assaut avec audace et avec fureur.

Ce ne pouvait donc être qu'un rival qui arrivait ainsi, longtemps après le couvre-feu ; au logis de la belle.

Un nuage passa devant ses yeux ; une douleur affreuse lui étreignit le cœur, il devint pâle, blanc comme la grande colletterie qui lui ornait le cou et la poitrine ; ses mains tremblèrent à faire croire que l'appui de la fenêtre où elles se cramponnaient, oscillait et allait s'écrouler ; ses jambes plèrent sous lui : enfin il était secoué dans tout son être comme un peuplier tordu par un coup de vent.

Mais le propre des natures supérieures est de réagir vite contre ces grandes secousses qui en briseraient d'autres.

Cette faiblesse ne dura que quelques secondes.

D'un effort de sa puissante volonté il fut maître de lui.

Cette rafale de douleur avait été terrible dans sa violente brièveté.

Mais enfin, le poète dominait son cœur et ce n'est pas sans une secrète joie qu'il reprit possession de lui-même.

C'est peut-être en souvenir de cette rapide conquête de soi, qu'il a mis ce vers si fier et si grand dans la bouche d'Auguste :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Tout trouble disparut de son cerveau ; ses yeux devinrent sûrs et attentifs.

Alors il assista à une scène étrange.

— La suite au prochain numéro —